

Protée



Un hjelmslévien en visite chez un peircéen

Jean Fisette and Fernand Roy

Volume 27, Number 2, 1999

La réception

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030564ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030564ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (print)

1708-2307 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fisette, J. & Roy, F. (1999). Un hjelmslévien en visite chez un peircéen. *Protée*, 27(2), 118–124. <https://doi.org/10.7202/030564ar>

Tous droits réservés © Protée, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

UN HJELMSLÉVIEN EN VISITE CHEZ UN PEIRCÉEN

Échange à partir de *Pour une pragmatique de la signification**

FERNAND ROY, Université du Québec à Chicoutimi
JEAN FISETTE, Université du Québec à Montréal

Contexte (Fernand Roy). *Après avoir lu crayon en main et avec beaucoup d'intérêt Pour une pragmatique de la signification, j'ai eu le goût de discuter avec Jean Fiset: d'une part, il me semblait à l'occasion injustement sévère à l'égard de la perspective hjelmslévienne et, d'autre part, je me reconnaissais souvent dans les mises à l'essai sur les textes littéraires qu'il faisait des catégories peircéennes. En décembre 1996, je lui ai donc proposé que nous interagissions au cours de l'hiver par courrier électronique: je lui soumettrais d'entrée de jeu une série de questions pour lui donner à voir ce qui me préoccupait; mais pour éviter que l'échange soit trop linéaire, il était convenu que je reformulerais une à une mes questions en cours de route, me permettant ainsi de réagir à sa (ses) réponse(s) antérieure(s). Au début de juin 1997, nous nous sommes retrouvés avec une correspondance de 60 pages. Pour en arriver à un texte recevable par la revue Protée – l'idée était là au départ! –, après un été de réflexion, j'ai reformulé l'ensemble de mon propos en cinq questions que j'ai transmises à Jean Fiset et auxquelles il a réagi en une seule fois. Les titres précédant les questions n'ont pas été pensées en vue d'une publication, ils font partie de la formulation initiale.*

1. Un peu d'épistémologie

FR Au début de votre livre, vous parlez d'une « absolue opposition » entre la théorie sémiotique – pragmatique – de Peirce et celle – la glossématique – de Hjelmslev. Je ne pense pas nécessairement comme vous – je ne crois pas à l'absolu! – mais je suis bien forcé d'admettre qu'il y a dans votre propos plus qu'une simple insistance didactique: au-delà des tentatives d'Eco et de Deledalle, vous rejetez la possibilité d'une éventuelle rencontre entre la trichotomique (priméité, secondéité et tercéité) de l'un et la « tétratomique » (substance de l'expression, forme de l'expression, substance du contenu et forme du contenu) de l'autre. Ce qui revient à dire – et je suis plutôt d'accord, théoriquement – que, en toute logique, il faut reconnaître la pertinence – en matière de construction d'objet de savoir – du principe de contradiction. J'arrive cependant à moins bien vous suivre quand, pour étayer votre référence au faillibilisme de Peirce, vous me paraissez déformer le propos de Hjelmslev – ce que vous

appelez son positivisme – en lui reprochant d'avoir prétendu qu'une théorie ne peut jamais être démontrée et que, partant, elle vaut jusqu'à preuve du contraire, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle soit contredite par les faits – principe de contradiction – ou si elle n'arrive pas à rendre compte d'une partie des faits dont elle devrait normalement rendre compte – principe d'exhaustivité. Ma première question est la suivante: comment pouvez-vous prétendre que la théorie de Peirce est plus opérationnelle, si vous ne fondez pas votre jugement sur le principe de contradiction et sur celui de l'exhaustivité? Ne serait-il pas plus conforme à votre pensée de prétendre simplement que vous trouvez que la théorie de Peirce est plus opérationnelle que celle de Hjelmslev?

JF Il est en effet assez évident que dans les premiers textes que j'ai écrits sur la sémiotique de Peirce (dont les chapitres 1 et 4 de la *Pragmatique*), j'ai pu me prêter à une certaine rhétorique pour souligner à double trait, pourrait-on dire, la

différence fondamentale entre les deux projets sémiotiques auxquels vous vous référez. Mais au-delà de ces effets de discours, il est impérieux de reconnaître les divergences fondamentales entre la sémiotique de Peirce et les sémiologies structuralistes issues des travaux de Saussure et de Hjelmslev. J'irai plus loin : je suis convaincu que c'est le « gommage » de ces divergences fondamentales qui est responsable de la dilution de la pensée de Peirce, de sa réduction à quelques notions décontextualisées et devenues simplement *utiles*, comme la série « icône – indice – symbole » ou encore le schéma binaire « token-type », puis à la non-prise en compte réelle de ce qui fait l'apport original de la « semeiotic ».

Si je tentais de ramener à quelques traits fondamentaux ces divergences, je proposerais ceci : Peirce, se définissant comme logicien, s'inscrit sur le terrain de la recherche cognitive (il emploie d'ailleurs ce mot) alors que Saussure, se présentant comme linguiste, se donne un projet strictement descriptif et explicatif ; Saussure et Hjelmslev cherchent à donner une représentation – et donc une explication – des systèmes de signification suivant le modèle de la langue, sur une base strictement synchronique (je n'ai pas le temps de reprendre les métaphores toujours spatiales qui sont extrêmement révélatrices), alors que chez Peirce, la notion de sémiase définit le signe comme une inférence, un processus de transformation qui s'inscrit nécessairement sur un axe temporel. Enfin, l'aspect de cette question qui me paraît le plus important tient à la place du sujet observateur : les discours de Saussure et de Hjelmslev présupposent un sujet observateur neutre, extérieur à l'objet analysé, non focalisé (au sens que donna jadis Genette à ce terme) ; et l'on sait que c'est précisément cette définition épistémologique d'un « sujet détaché » qui justifie les critères d'exhaustivité et de non-contradiction permettant de valider l'analyse ; dans la logique de Peirce (qui avait pourtant une formation de scientifique), le sujet-analyste, étant placé à l'intérieur de son objet d'analyse, n'en a jamais de vue globale et synthétique, d'où la reconnaissance du « faillibilisme » et l'absence du recours au critère d'exhaustivité pour valider l'analyse. À ce propos, le fragment intitulé « La conscience ressemble à un lac sans fond » est particulièrement significatif.

Dans la mesure où je suis convaincu que tout processus de production de signification – et la lecture en est un cas type – présuppose, de la part du sujet, une position d'immersion de la conscience à l'intérieur de la masse des signes portés par l'objet à l'étude – justement parce que ce sont des signes et non des signaux ou de simples *stimuli* –, mon choix pour

la problématique de Peirce dépasse nécessairement le simple caractère « opérationnel » auquel vous vous référez. C'est pour moi un fait de nécessité logique.

2. La notion de trichotomique et celle de code

FR Si je dis – reprise de la formulation de Todorov et Ducrot – qu'un signifié est ce qui manque à un signe pour qu'il y ait signification, est-ce que je ne respecte pas la fameuse exigence de Peirce au sujet de la relation triadique ? Est-ce que le fait d'entendre « code » comme résultat d'un consensus antérieur sur lequel table tout processus sémiotique n'entraîne pas la nécessité de penser que la re-mise en circulation d'un signe n'est possible que parce que la lecture constitutive d'un signe est par définition produite par un autre et que c'est cette lecture d'un autre qui rend le processus sémiotique interminable ?

JF Pour répondre brièvement à cette question, je me référerai à la distinction que j'avais déjà proposée dans mon *Introduction** entre les termes « sens » et « signification ». Le « sens » d'un signe découle de son appartenance à un code (Levi-Strauss écrivait, quelque part, que le sens d'un terme se ramène à la place qu'il occupe dans une structure). Le mot « signification », en raison de son suffixe « -ion » désigne une action, soit l'« action de signifier » ; cette idée de l'action est nécessairement liée à la « circulation du signe », à son incessante « re-mise en circulation », comme vous le proposez avec justesse et que, dans le vocabulaire de Peirce, on nomme « un mouvement jamais achevé de sémiase ». La lecture est effectivement un processus de « signification », illustrant ce caractère fondamentalement infini de la sémiase. Je pense que les acquis enregistrés par un signe, au cours de son « vagabondage dans les trois univers » (Deledalle) que représente une lecture donnée, débordent, par définition, les acquis antérieurs qui sont déjà là, inscrits dans le « code » de la langue et que l'on désigne sous le terme saussurien de « signifié » ou encore sous la formule hjelmsléviennne de « forme du contenu ». Je suis globalement d'accord avec votre analyse où vous inscrivez le rôle de l'autre et de l'échange dans le processus de constitution du signe ; je reviens cependant sur un petit détail : si on définit le signe comme une inférence, un mouvement, alors le terme « signifié », pris dans son acception saussurienne, marque l'arrivée à un terme et donc l'arrêt du mouvement. C'est pourquoi le mot « signifié » est totalement contradictoire avec le terme « interprétant » et, en toute rigueur, l'on ne saurait lui trouver d'équivalent dans la « semeiotic ».

* Jean Fisette, *Introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*, Montréal, XYZ, 1990.

3. La socialité de la signification

FR À quelques occasions (pas assez nombreuses, à mon goût) vous parlez de la «socialité de la signification». Certaines de vos formules me semblent ouvrir des perspectives très intéressantes («terreau consensuel»; «la sémiologie comme partage d'un signe inachevé»; «cette position pragmatiste, définie sur une base purement logique, ramène la signification au consensus social», p. 149). Mais pourquoi entendez-vous comme «base purement logique» une position qui définit la signification comme résultante, sur un matériau donné, d'un processus interactif qui tire son sens du fait de produire un consensus à partir de positions au départ contradictoires (celles d'un «je» et d'un «tu»)? Ce me semble à tout le moins une base éminemment dialectique, en ce qu'elle implique que la signification, loin d'arrêter la sémiologie, la boucle plutôt, assurant dès lors la possibilité d'une relance à partir d'un consensus – d'où l'idée de hiérarchie, si je saisis bien, même si je ne suis pas d'accord pour hiérarchiser les faits de langage. Toujours les usages ultérieurs – à cause du contexte et des usagers – vont faire évoluer les significations; aussi longtemps qu'il y aura un «tu» récepteur différent d'un «je» locuteur. Est-ce que Peirce considère que la signification apparaît quand le locuteur finit par sanctionner l'interprétation de sa «parole» qui a été anticipée par l'interlocuteur? Y a-t-il dans sa théorie autre chose que la notion d'habitude pour en parler, de la signification entendue au sens de boucle? Et en quoi cette habitude sociale codée est-elle à distinguer de la notion d'interprétant? (Je ne vois toujours pas bien comment Peirce arrive à faire l'économie d'un quatrième temps, sauf à parler d'interprétant final ou pragmatique, et à le faire en termes de boucle aussi.)

JF Vous écrivez votre refus de hiérarchiser les faits de langage; je partage entièrement votre position et ma critique vis-à-vis de la notion de «méta-langage» en constitue une démonstration assez probante. Par contre, le terme «hiérarchie» auquel je me réfère fréquemment désigne toujours le modèle des relations de présupposition entre les trois catégories phanéroscopiques: j'ai proposé, au début du chapitre 7, une présentation que j'ai voulu très didactique de ce modèle logique. Ce qui est donc hiérarchisé, ce ne sont pas des faits de langage, mais bien des niveaux strictement logiques. Par contre, cette hiérarchie se définit sur une base purement arithmétique et elle n'implique aucune échelle de valeur. Elle désigne, plus simplement, des positions par rapport aux processus d'abstraction (allant vers la tercité)

et de concrétion (allant vers la priméité). Ainsi, l'une des propositions majeures de mon ouvrage concernant l'objet artistique, c'est que le caractère d'iconicité (donc de niveau premier) y est prédominant; bien plus, la métaphore saisie non pas comme un simple trope, mais comme un processus inférentiel, est incompréhensible en dehors d'une analyse qui prend en compte cette phase d'abolition des différences; en ce sens, elle s'inscrit comme une plongée dans le «vague», bref dans la priméité; j'ajouterais que je suis assuré qu'à ce point de l'analyse, nous ne sommes pas très éloignés de la «substance du contenu» suivant l'acception que donne Hjelmslev à ce terme. C'est donc dire que le modèle de la hiérarchie des trois grandes catégories serait plutôt à penser en termes d'une topique (comme celles que l'on trouve chez Freud, par exemple), mais le mot «topique», du point de vue étymologique, renvoie aussi à une métaphore spatiale; alors je parlerais plutôt de moments, de phases au cours du mouvement de la sémiologie qui fait la signification. Le chapitre 6 porte, en majeure partie, sur de tels mouvements de sémiologie en regard de divers textes.

En ce qui concerne le caractère social de la signification, il me semble que ce thème soit omniprésent tout au long de mon étude. Je suis même allé jusqu'à proposer que «socialité» et «signification» soient, pour le sémioticien, des termes synonymes. Je voudrais cependant simplement ici attirer votre attention sur un passage crucial de mon étude (p. 225-6) – et dont je crains qu'il passe inaperçu, relégué dans un simple paragraphe – où je propose que l'imaginaire, loin d'appartenir strictement aux fantasmes d'un individu isolé, est un territoire commun, partagé par la collectivité et que cette appartenance commune est nécessaire pour expliquer que les rêves, les contes, les poèmes soient compris par les membres de la communauté.

4. La spatialité constitutive des signes

FR J'ai beaucoup apprécié le 7^e chapitre de votre livre («Représentation, iconicité et pragmatisme»), et tout particulièrement les pages 160 à 175 qui me semblent centrées vers la belle formule «sensation raisonnable» que vous liez à la résolution du paradoxe du «signe [qui], dans sa fuite en avant risque constamment de nous échapper» alors que «la signification n'est possible que sur la base d'une représentation où l'iconicité est toujours présente [...] ce qui implique une certaine stabilité du representamen» (p. 169). Quand vous revenez rétroactivement sur votre point de départ (où vous affirmiez qu'une théorie du texte implique quelques

conditions épistémologiques, dont l'idée que le signe est par définition mouvement, processus, et qu'en tant que tel il est défini dans un continuum temporel plutôt que dans un découpage spatial, p. 29), n'avez-vous pas l'impression que le problème dit de la représentation oblige à reconnaître que le signe – au sens de *representamen* – est un composite spatio-temporel re-mis en mouvement?

Je vous pose la question pour deux raisons: d'une part, l'idée de signe étendu a besoin de demeurer «relative» – par opposition à «absolue» – et, d'autre part, je ne vois pas comment on peut faire l'économie de la notion d'espace pour intégrer dans le temps ce qui est devenu habitude, soit le résultat de l'apport du «tu», de sa lecture de la «parole» du «je».

JF Vous vous référez à ce passage du premier chapitre où j'ai introduit une distinction forte entre «découpage spatial» et «continuum temporel». Ce texte est le premier que j'aie écrit sur Peirce, antérieurement à la rédaction de mon *Introduction*. J'y prenais cette position forte pour m'aider à mieux saisir et marquer de façon plus nette la spécificité de la démarche peircéenne et accentuer quelque peu le contraste avec les sémiologies structurales.

Relisez attentivement ces quelques pages (p. 24*ssq.*), attachez-vous à la métaphore des îlots et de l'archipel où je suggère que «ce qui fait sens», ce ne sont pas les îlots pris séparément, puis additionnés, ni une saisie statique de l'archipel représenté dans sa totalité, comme sur une carte (ce serait alors une simple structure vue de l'extérieur par un «sujet détaché», comme l'exprime clairement l'expression: «vue à vol d'oiseau»); j'écrivais que ce qui fait *sens*, c'est bien «[...] la conscience du mouvement, nécessairement temporel, de la vision sautant d'un îlot à un autre, ce moment même où naît la conscience d'un enchaînement ou d'une inférence». Puis, pour me donner une compréhension encore plus forte de ce phénomène, j'ajoutai une autre métaphore, musicale celle-là, parce que le facteur temps y est déterminant: «[...] pensons à notre perception lorsque nous écoutons une fugue de J.S. Bach; ce ne sont pas les notes séparées qui font sens, ni la totalité de la pièce saisie comme structure, mais cette conscience, immanente à l'écoute, de l'enchaînement des notes, des voix et des autres procédés musicaux, en somme de l'inférence qui relie les sons entre eux»; aujourd'hui, j'ajouterais à cette phrase: *et qui seule fait un continuum sonore, c'est-à-dire la musique*.

Il devient alors clair que la distinction forte que je tentais d'inscrire concerne moins le schéma *temps/espace* que le

schéma *continuité/discontinuité*. J'opposais le continuisme, fondamental chez Peirce, au principe de la discontinuité que jadis Saussure plaça au centre de sa linguistique sous le terme de *différence* et qui constitua, comme on le sait, l'une des notions essentielles au fondement de la méthode structurale. Les métaphores courantes m'ont entraîné à rattacher la continuité au temps et la discontinuité à l'espace. Or on sait bien qu'un substrat sonore, comme la musique, donc fondamentalement *temporel*, est, à un certain niveau, discontinu, comme à un certain niveau de l'analyse de la matière, il n'y a que des discontinuités; mais le questionnement sémiotique ne se situe pas à ce niveau et on ne peut se permettre de commettre cette erreur. Avez-vous déjà joué un instrument de musique et donc lu une partition? Interpréter une partition, c'est traduire des notes, c'est-à-dire des marques visuelles et graphiques, discontinues, en un continuum sonore. Autre exemple: les systèmes modernes de reproduction sonore, dits numériques, travaillent par définition au niveau du discontinu. Et, à l'inverse, on sait qu'un espace peut être imaginé comme pure continuité sans rupture. Et pourtant, il faut reconnaître, avec des travaux scientifiques probants à cet effet, qu'il y a des prédominances: l'œil est beaucoup plus discriminatoire alors que l'ouïe est beaucoup plus synthétique! D'où, fort probablement, l'origine de ces associations (continuité – temporalité et discontinuité – spatialité) fondant les métaphores sur lesquelles je me suis appuyé.

Je reviens à la question plus précise que vous posez: effectivement «je» et «tu», les deux interlocuteurs occupent nécessairement des positions spatialement séparées. Mais c'est de la rencontre de leur esprit et du mouvement de pensée qui s'y effectue que surgit le signe. Sur cette question précise, Peirce a fait une suggestion extrêmement intéressante que vous trouverez dans un court fragment que j'ai cité (chapitre 9, note 20, p. 223): on y lit que les deux interlocuteurs d'un échange sont «...nécessairement distincts», alors que, «... dans le signe, ils sont, pour ainsi dire, soudés» («In the Sign they are, so to say, welded», *C.P.* 4.551). Cette *soudure* des deux sujets rejoignant ce que Peirce appelle le *Mind* constitue en quelque sorte un *lieu-temps* où s'élaborent et se transforment les signes; à partir du moment où ce *lieu-temps* a été établi, les signes qui l'habitent n'ont plus d'existence que comme inférence, comme mouvement, comme processus en continue transformation, d'où la nécessité de poser en prédominance l'axe temporel pour bien désigner le contexte de ce caractère fluide des signes.

J'ai retenu, d'un fragment très tardif de Peirce, l'idée du *signe étendu* qui dénomme en fait le processus de la sémiologie alors que le terme « complexe » qualifie non pas le signe mais bien son objet. L'idée de « signe étendu » repose, comme vous l'écrivez fort justement, sur le principe de la relativité des représentations; j'ajouterais leur nécessaire instabilité et, comme je viens de l'écrire, leur fluidité. Mais le principe de la relativité, pris en lui-même, ne peut pas, à son tour, être relativisé car alors tout s'effondrerait dans un relativisme total. Il y a là une position épistémologique de fond, incontournable, qui est au fondement même de la démarche sémiotique.

5. En marge de la finale d'un poème et de la notion de tercét

FR J'ai beaucoup apprécié votre lecture de la finale d'un poème de Saint-Denys Garneau; mais je suis un peu déçu sur ma faim. Pour deux raisons un peu différentes. Quand vous parlez de dépassement du seuil linguistique – à mon avis, tout usage constitue un dépassement de ce seuil, si infime soit-il: on ne parle pas le dictionnaire, comme vous le dites si bien!, ce qui marque bien que l'écriture modifie tout de même les usages... – quand vous parlez de dépassement du seuil linguistique, dis-je, vous montrez qu'à un moment donné prend forme (vous vous écrivez « a lieu », ce qui donne à penser que la notion de forme n'a d'existence que dans l'espace, l'autre aidant!) une médiation – tercét – qui tient à ce que « l'interprétant (« enveloppement de la séduction » en l'occurrence) vient générer un objet dynamique qui tient dans la continuité nature/culture » (p. 231). Si je vous ai bien lu, cette interprétation en acte à la fois fait signe et appelle une nouvelle lecture – la rend nécessaire, sauf à ne pas prendre en compte ce qui est écrit. Est-ce qu'à votre avis cet appel d'une nouvelle lecture s'entend par rapport à un point de départ? par rapport à une habitude que le poème visait à faire évoluer? En d'autres mots: même si votre but n'était pas de rendre compte de l'ensemble du poème, puisque, selon Peirce, tercét présuppose et secondéité et priméité, est-ce que, selon vous, on pourrait identifier dans le poème une relation triadique impliquant le début, le milieu et la fin du poème (fin à laquelle vous vous en êtes tenu étant donné votre intention)? C'est tout de même cela le principe de la trichotomie, non? Est-ce que le respect de ce principe n'implique pas, en l'occurrence du poème, à reconnaître qu'une composante spatiale est aussi à considérer? J'en viens à ma seconde raison. À mon sens, vous avez bien

raison de préciser qu'il ne faut pas voir dans « l'enveloppement de la séduction » le simple terme positif de l'inversion des valeurs du manque posées au départ. Je ne pense cependant pas que Levi-Strauss ait jamais voulu une telle mise à plat; mais enfin, cela se pratique dans certains coins, quand on fait comme si on pouvait réduire la sémiotique à une sémantique immatérielle, c'est-à-dire sans composante énonciative. D'un point de vue hjelmslévien – mais non orthodoxe –, ce que vous identifiez comme tercét dans le poème correspond tout de même à une sorte de retour à un point de départ transformé... en ce sens que ce point d'arrivée du poème déborde nécessairement – ces mots sont de vous – les mots présents dans le poème! Pour rendre compte de ce débordement, il me paraît personnellement utile de faire intervenir la notion de forme du contenu (de signifié), notion qui n'a évidemment de sens qu'en regard d'une forme de l'expression (d'un signifiant), mais qui ne doit pas être « fondue » avec elle, analytiquement parlant. Je vous donne un exemple simpliste pour bien vous faire voir ce que je veux dire, avant de poser ma (deuxième partie de) question. Soit une fiction d'interaction verbale minimale qui serait à l'origine du sens généralement attribué dans notre culture à « toc toc »: des coups réguliers frappés à une porte auxquels a répondu l'ouverture de la porte par l'interlocuteur. Si on suppose qu'en eux-mêmes les coups ne veulent rien dire et qu'ils deviennent « signifiants » pour un interlocuteur, quand un interlocuteur y anticipe une demande d'ouverture, on peut remarquer que l'ouverture de la porte constitue du POINT DE VUE de l'interlocuteur la substance du contenu ou l'interprétation qu'il actualise très matériellement du signifiant. À cette interprétation en acte, va réagir celui qui a frappé – le locuteur – et sa réaction va, s'il entre, constituer une sanction de la lecture faite par l'interlocuteur. On peut dire que l'entrée de celui qui a frappé constitue un retour au point de départ, mais transformé. Il me paraît cependant plus opératoire de remarquer que cette entrée constitue le signifié qui manquait au signe – les coups réguliers sur la porte – pour qu'il y ait signification. Si je regarde le processus dans son ensemble, il est à mon avis évident que la signification est un résultat qui transcende le processus même et que l'on va retrouver ensuite sous forme de « code » ou d'habitude ou de socialité. Et il me semble que si l'on essaie de lire l'entrée du locuteur au niveau « linguistique », on manque la sémiologie, qui en l'occurrence tient à la mise en continuité, l'interlocuteur aidant, des coups comme signifiant et de l'entrée comme signifié (ou forme du contenu).

(Comme vous pouvez le remarquer par ailleurs, à mon sens la division du plan du contenu en substance et en forme n'a de sens que dans une perspective interactive : l'interlocuteur fournit la substance et c'est par l'intermédiaire de l'autre que l'on accède à la « forme »). Ma question, maintenant. Il me paraît évident que le sémiotique se situe au niveau de la « demande » (la culture) et non au niveau de l'entrée (la nature). Pour moi, l'entrée en elle-même n'est pas sémiotique ; elle l'est seulement parce que mise en rapport à l'ouverture qui, elle-même, est seconde par rapport aux coups frappés. La seule façon que j'ai – Hjelmlev aidant – d'entendre l'entrée comme forme du contenu, c'est de ne pas oublier que son correspondant est dans la reconnaissance d'une forme de l'expression dans les coups, dans la substance des coups. Cela, ce second moment qui revient à l'interlocuteur, me paraît impliquer cet interlocuteur doublement : c'est en tant qu'interlocuteur réagissant (1) qu'il va ouvrir (2). Et son geste est une réponse autant pour lui-même que pour celui qui a frappé. Est-ce cela – autant pour lui-même que pour celui qui a frappé – pour vous la secondité ? Si c'est le cas, alors, n'ai-je pas un peu raison de dire que, de mon point de vue, votre lecture de la finale correspond dans mon langage à moi à la forme du contenu ou au signifié en tant que ce qui manquait au signifiant pour qu'il puisse y avoir signification sous forme de « serait », c'est-à-dire à la condition que quelqu'un d'autre en effectue la lecture ?

JF Sur cette idée du *dépassement du seuil linguistique*, je me contenterai d'ajouter à ce que vous en dites (et que je partage) que, par là, je cherche à me dégager du postulat, hérité de la sémiologie structuraliste des années 60-70 et inlassablement réitéré depuis, à savoir que le sens est immanent au matériau linguistique. L'appel à une nouvelle lecture, qui correspond à l'idée peircéenne de la sémiologie jamais achevée des signes, repose sur le principe du nécessaire renouvellement des savoirs déjà constitués. Peirce employait le mot « habitude » précisément pour désigner ces acquis de savoir et de culture ; il faudrait cependant rappeler ce fait significatif que, lorsque Peirce emploie le mot « habitude », il l'utilise presque toujours dans l'expression « changement d'habitude » (« *habit change* »). Les acquis marqués par ce *dépassement du seuil linguistique* dans une situation sémiotique donnée, seront par la suite récupérés par les systèmes codifiés de référence, tels que la langue : c'est ainsi que les mouvements de la *semiosis* marquent toujours un moment ou une instance de déséquilibre permettant l'enrichissement de la langue.

Pour moi, la question n'est pas de savoir si le poème, comme vous l'écrivez, « vise à faire évoluer » un niveau de conscience ou un état de savoir. Non plus que de prêter une « intention » semblable au poète. Une des idées centrales que j'ai retenues de Peirce, c'est que l'avancée des niveaux de conscience et des états de savoir, d'une part, et les processus de la *semiosis*, d'autre part, marqués dans le cas qui nous occupe ici par des lectures renouvelées qui nécessairement débordent le seuil linguistique, sont un seul et même processus. Pour l'exprimer en termes hjelmsléviens, je suggérerais qu'on trouve là la *fonction sémiotique* essentielle : avancée sémiotique des signes et gains de savoir et de conscience. D'une certaine façon, le texte lu fournit des images, des indices et autres matériaux qui contribueront au surgissement d'un nouveau signe. Au moment où Roland Barthes débordait le projet sémiologique, au début des années 70, il écrivait – je cite de mémoire – que *le signe est un départ*. D'une certaine façon, cette idée de « départ » ouvre la voie aux divers mouvements de la *semiosis*.

Je reviens maintenant de façon plus précise à votre proposition concernant la lecture du poème et l'enchaînement des signes. À partir du moment où l'on reconnaît que la signification est un processus qui, débordant le seuil linguistique, trouve donc sa réalisation au-delà de la stricte matérialité manifestée de signes, il me semblerait inconséquent de rechercher, à l'intérieur du poème, des repères répartis, comme vous le suggérez au début, au milieu et à la fin du texte et qui correspondraient à une mise en scène ou à une représentation de ce processus de sémiologie.

L'exemple que vous suggérez des coups frappés à la porte me paraît plus proche de la problématique de la sémiologie, car il présente l'avantage de poser les questions sémiotiques de base d'une façon particulièrement claire. Je voudrais d'abord souligner le fait que derrière la situation d'une occurrence simple d'un signe, vous introduisez, au-delà de la question de la reconnaissance d'un signe, celle de la codification établie sur la base d'une reconnaissance et d'un consensus qui s'établit entre le locuteur et l'interlocuteur. En somme vous mettez en scène le processus de la conventionnalisation ; et vous avez parfaitement raison car c'est à ce niveau que se situe la problématique essentielle de la sémiotique. C'est certainement une habitude très néfaste, que nous avons héritée de la sémiologie des codes, que celle de prendre pour acquis que les signes sont déjà et toujours exhaustivement codifiés comme de pleines positivités alors que l'on fait à chaque jour l'expérience de la nécessaire carence des signes, de leur négativité, de leur

ouverture, bref de tous ces traits qui permettent aux signes une prise sur le réel.

Avec cet exemple, vous suggérez que la fonction sémiotique, faisant des coups frappés à la porte un signifiant renvoyant au signifié «demande d'ouverture», ne s'établit que sur la base d'un échange entre les deux interlocuteurs, d'une reconnaissance mutuelle et d'une connivence ou d'un accord sur la convention qui fonde cette fonction sémiotique. Je partage cette analyse sans réserve d'autant plus qu'elle rejoint le thème de la socialité de la signification auquel on s'est précédemment référé.

Je ne voudrais cependant pas entrer dans la mécanique des équivalences entre les strates du tableau hjelmslévien du signe et les moments successifs du processus de la *semiosis*. Sur ce plan précis, il est évident que vous êtes plus compétent que moi pour juger de la justesse de ces équivalences, en ce qui concerne le volet hjelmslévien. Je proposerai tout de même deux réflexions. La sémiotique hjelmslévienne a toujours été analysée comme une sémiologie des systèmes, c'est-à-dire une formalisation des codes de signes exhaustivement réalisés, ce qui correspond d'ailleurs parfaitement à la filiation saussurienne dont se réclamait Hjelmslev lui-même. En ce sens, votre lecture est certainement, comme vous l'écrivez, «non orthodoxe»; par contre, j'imagine facilement que ce soit là la seule façon dont on puisse aujourd'hui encore lire Hjelmslev. Cependant cette relecture pose une difficulté majeure: c'est que les dénominations techniques comme *substance du contenu* ou *substance de l'expression* connaissent nécessairement des déplacements qui risquent de rendre leur usage problématique, sinon contradictoire. De plus, vous devez introduire de nouvelles fonctions (dans votre exemple, l'action d'ouvrir la porte est *un interprétant* des coups frappés) qui, je pense, trouvent difficilement leur place sur les strates du tableau hjelmslévien du signe.

Par contre, et c'est ma deuxième réflexion, je crois que votre lecture de Hjelmslev est assez proche de celle que suggérait Eco lorsque, dans *Sémiotique et philosophie du langage*, il tentait d'établir une continuité entre les deux substances du contenu et de l'expression; ce qui le conduisait à cette proposition assez étonnante que je reformule de mémoire: la matière dont est fait le signe et la matière dont il parle sont une seule et même chose. Il est assez significatif qu'Eco n'ait pas hésité à affirmer que cette lecture était marquée de l'influence de sa découverte, encore récente à l'époque, de Peirce.

Je reviens au poème, à la lecture que j'en ai proposée et à votre interprétation de cette lecture. Vous écrivez: «[...] n'ai-

je pas un peu raison de dire que, de mon point de vue, votre lecture de la finale correspond dans mon langage à moi à la forme du contenu ou au signifié en tant que ce qui manquait au signifiant pour qu'il puisse y avoir signification sous forme de «serait», c'est-à-dire à la condition que quelqu'un d'autre en effectue la lecture?»

Je répondrai «Oui et non!» et je regrette cette réponse de Normand, mais je ne puis faire mieux: prenant comme acquis que la lecture que l'on fait d'un poème (ou de tout autre texte) est un processus de sémiologie qui réalise le «serait» du signe, c'est-à-dire qui le met en marche, lui apportant un prolongement, donc une avancée et un gain de signification, je répondrai «non» dans la mesure où, suivant les définitions strictes qu'en donnent Saussure et Hjelmslev, le «signifié» et la «forme du contenu» sont des éléments qui sont codifiés, intégrés dans un système défini contre toute forme de diachronie et un système ne laissant aucune marge d'indécision au sujet pour son imaginaire et sa créativité; mais je répondrai «oui» dans la mesure où la lecture, c'est une procédure qui apporte un *nouveau signifié* au texte de départ et que, sans ce *nouveau signifié*, le signe-texte resterait en attente d'une réalisation sémiotique. Ici, la différence entre Saussure – Hjelmslev d'une part et Peirce de l'autre, c'est que dans la *semeiotic*, ce que vous appelez le *signifié*, c'est un signe ultérieur en voie de surgissement qui dépassera celui qui le précède et le génère et non pas un effet de retour sur le signe, au sens du terme «boucle» que vous employez à plusieurs reprises et qui me paraît venir contredire cette idée d'avancée et de débordement.

Je pense que la question centrale que vous posez revient à demander si le «signifié» ou la «forme du contenu» pourraient être assimilés, dans la problématique peircéenne, à l'«interprétant». J'ai répondu «oui» et «non». Je répondrais positivement dans la mesure où les phénomènes de signification auxquels s'intéressent tous les sémioticiens, de quelque école et de quelque époque qu'ils soient, sont les mêmes et que les solutions proposées ne peuvent pas être totalement étrangères les unes aux autres. Mais je vous répondrais par la négative dans la mesure où nous devons observer la plus grande rigueur dans la reconnaissance des diverses problématiques et dans l'usage des diverses terminologies qui leur sont liées. C'est là une question d'éthique, car un relâchement de cette exigence formelle risquerait de conduire les diverses théories sémiotiques dans un chaos notionnel où se perdrait ce qui fait leur spécificité et leur finesse respectives.